la mère d'une de nos élèves, ce qui nous l'attache. Ils sont païens tous deux, mais ils ont promis de mettre leurs enfants à notre école de Québec et de se faire catholiques quand ils se feront chrétiens.

Parmi nos chantres de Païpot se trouve un élève de Régina qui s'est fait catholique, et *bon catholique*, en épousant une de nos filles. Une visite chez Païpot, à 38 milles d'ici, dans la vallée de Qu'appelle, est un voyage agréable pour quelqu'un qui voudrait prendre l'air de la campagne, voir Qu'appelle et les sauvages. Maintenant que nous avons ici, à la station de Balcarres, un téléphone, si quelqu'un télégraphie d'Elkorn à Balcarres, le téléphone nous avertit et nous donne du temps amplement pour aller rencontrer le train à 7 h. 20 du soir.

Nous avons besoin de deux patrons pour ces églises; voudrez-vous nous les donner? Nous avons ici au-dessus de 240 enfants; 12 ou 13 sont de familles hérétiques, mais ils sont venus ici pour rentrer au bercail.

Le R. P. Marion est ici comme aumônier du couvent et de l'école.

Le R. P. Ruelle, missionnaire assistant, visite les Sioux et les Assiniboines un ou deux dimanches par mois. Quand donc le bon Maître nous enverra-t-il un missionnaire pour apprendre la langue des Sioux et des Assiniboines? Un sauvage de Païpot est ici, qui se prépare au baptême, un autre a été baptisé la semaine passée. Le R. P. Poitras nous a envoyé une bonne malle d'ornements pour ces églises, ce qui nous rend grand service.

Veuillez nous bénir tous et surtout votre fils tout dévoué en Jésus-Christ.

J. HUGONARD, O. M. I.

(*Les Cloches de Saint-Boniface.*)



m'a donné $ 25.00 pour notre nouvelle église. Mes anciens élèves de l'école se sont *cotisés* pour payer un tiers du coût total, qui sera de $ 14.000.00, y compris l'ameublement, à savoir : 16 bancs, un autel, un confessionnal, un vestiaire, une table de communion et aussi une *salle de réunion* et *de lecture*, avec une chambre pour le Père, au-dessus.

Tout cela est modeste, mais très convenable.

L'autre église est sur la réserve de « Païpot », et elle est absolument semblable. J'espère y amener nos Sœurs, samedi prochain, pour y garnir le tabernacle, poser des voiles et des rideaux, et afin qu'elles voient pour la première fois chez eux les sauvages de Paskwa, de Maskawipitang et de Païpot. J'y suis allé déjà quatre fois depuis que l'église est bâtie, et les 16 bancs y étaient remplis chaque fois. Je me souviens du temps où je ne pouvais pas trouver *une seule maison* où l'on voulût me laisser dire la messe ! Maintenant, *nos anciennes élèves* chantent *sans faute* la messe du deuxième ton et la messe des anges, en *plain-chant*. Quand nous n'y allons pas, le dimanche, ils s'y réunissent pour dire le chapelet, chanter des cantiques dans le nouveau recueil que j'ai fait imprimer dernièrement, et pour écouter une lecture faite par un de nos anciens élèves. Un excellent sauvage, converti depuis quatre ans, préside ces réunions. Aussi le ministre, qui était chargé de ces trois réserves, c.-à-d. de *Paskwa*, de *Maskawipitang* et de *Païpot*, en est parti. La seule église qu'il avait et qui était chez Paskwa a brûlé. Vous voyez que l'école a fait son œuvre d'évangélisation. Le fameux chef *Païpot* est mort subitement et dans le paganisme ; son fils aîné est mort aussi. Tous deux ont été empoisonnés avec cette *eau de Floride* frelatée et saturée d'alcool, de bois et d'ingrédients, que des marchands cupides vendent à nos sauvages, malgré les défenses du gouvernement. Ils sont morts ainsi ce printemps, dans l'espace d'un mois, l'un après l'autre. Le second fils de Païpot, qui inclinait vers les protestants et chez qui le ministre faisait son service, s'est marié dernièrement ici, avec

Expliquez cette conversion comme vous l'entendrez, pour moi, ma conviction est bien arrêtée. La solution, je la trouve complètement satisfaisante dans les paroles du P. Hermitte : « Je vous amènerai des sauvages à baptiser ; vous ferez des conversions imprévues. Vous n'y comprendrez rien. »

J'ai hésité, mes bien chers Pères et Frères, à vous faire cette petite confidence ; mais un de vos vénérés Pères que j'ai consulté m'y a déterminé, en me faisant remarquer que je ne raconterais pas précisément mes faits et gestes, mais que j'ajouterais une page à la vie du bon, du saint et inoubliable P. Hermitte... missionnaire chez les sauvages.



MANITOBA

Pourquoi tant s'occuper des Indiens?

En ce moment où les colons arrivent de toutes parts et où il faudrait un plus grand nombre de prêtres au milieu de ces populations laborieuses et pleines d'avenir, qui parlent l'allemand, le hongrois, le polonais et le ruthène, on se demande pourquoi tant s'occuper des sauvages qui ne sont qu'une poignée.

Nous ferons la réponse de saint Paul expliquant aux Hébreux pourquoi il allait prêcher l'évangile aux Gentils : « Parce que l'Esprit saint est avec ceux qui se convertissent. »

En voici la preuve.

Une conversion consolante.

Un soir de décembre, deux jours après Noël, un sauvage de la réserve Paskwa venait me chercher pour sa belle-sœur

qui se mourait et demandait le prêtre, quoiqu'elle fût protestante. Il y avait 12 milles ou 18 kilomètres à faire en traîneau pendant la nuit et par un froid intense. Il était passé minuit quand j'arrivai. L'état de la malade était désespéré et une vingtaine de sauvages, païens ou protestants de nom, étaient assis dans la hutte autour de la malade, avec leurs cheveux épars en signe de deuil.

La malade en me voyant poussa un long soupir et dit :

— Ah ! que j'avais peur de mourir sans te voir !

— Et pourquoi désires-tu tant me voir ?

— Je veux me confesser.

— Mais tu n'es pas catholique.

— Je veux le devenir.

— Et depuis quand y penses-tu ?

— Te souviens-tu quand tu baptisas mon enfant près du lac des Bœufs ?

— Et qu'est-il devenu ?

— Il est mort. Reconnais-tu cette médaille que tu lui as donnée ?

— Oui, quel âge avait-il ?

— Neuf ans, et avant de mourir, il m'a dit : Maman, l'homme de la prière m'a dit que j'irais au ciel avec le Grand Esprit ; prie aussi afin que tu viennes avec moi dans la maison du Grand Esprit. Je promis à mon enfant de prier ; j'ai retardé jusqu'ici, mais je veux maintenant prier comme mon enfant.

Je n'avais plus de doute sur les dispositions de la malade et je commençai à l'instruire. Mais la chaleur de la maison après le froid du voyage produisit en moi un tel assoupissement que je dus demander à prendre un peu de sommeil. Je m'étendis sur ma peau de buffle et je dis à la malade de me faire éveiller si elle était plus mal.

Il était entre deux et trois heures quand elle me fit réveiller. Je l'instruisis suffisamment pour la baptiser vers quatre heures, je la préparai ensuite à sa première et dernière communion et dis la messe à six heures. A la com-

munion, lorsque tenant la sainte Hostie je la lui montrai en disant quelques mots pour exciter sa foi et son amour, elle regardait la sainte Hostie avec tant de piété que les païens en étaient étonnés. Après la messe je lui donnai les derniers sacrements et allai plus loin faire faire les Noël à des métis catholiques. Le lendemain je revins; elle était morte et déjà dans un cercueil fait avec des planches du plancher qu'ils avaient défait. Les sauvages étaient encore autour de son corps; je leur demandai comment elle était morte et ce qu'elle avait dit. L'un d'eux se lève et me dit :

— Je vais te dire ce qu'elle a fait avant de mourir; elle a fait approcher son mari près de sa couche et lui a parlé. Nous ne la comprîmes pas, mais bientôt elle éleva la voix et dit : « Comment, tu me refuses cela? ne te rappelles-tu pas notre enfant; je vais aller avec lui, ne veux-tu pas venir? » Nous approchâmes et dîmes à son mari : « Ne lui refuse pas cela, promets-lui, n'aie pas peur, nous prierons nous autres aussi. » Le mari, protestant lui aussi, promit de se faire catholique.

La malade avait déjà les mains et les pieds froids, et une femme tâchait de les tenir chauds avec un mouchoir chauffé. La malade prit le mouchoir et dit : « Maintenant ne me touchez plus, vous retenez mon âme », et elle se couvrit la face avec le mouchoir. Après quelques minutes on souleva le mouchoir : elle était morte.

Les sauvages furent très impressionnés de cette mort. Comme il était tard, je campai là et le lendemain je dis la messe près du corps, avant qu'ils l'emmènent à la mission.

Après la messe, j'adressai la parole aux sauvages et n'eus pas de peine à leur faire partager mon émotion; alors l'un d'eux, frère du veuf, se lève et me dit :

— Pouvons-nous tous nous faire catholiques?

Je leur dis :

— Vous avez veillé la défunte bien des nuits, vous êtes fatigués, mais gardez ce bon désir que Dieu vous a donné et je reviendrai dans une semaine pour rester avec vous

aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour vous instruire et vous baptiser.

Je revins en effet et baptisai six familles qui formèrent le noyau de la chrétienté de Paskwa.

HUGONARD, *O. M. I., principal.*

(*Les Cloches de Saint-Boniface.*)

Lettre du R. P. Hugonard, O. M. I., à Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface.

Ecole Industrielle de Qu'appelle, Sask.
B. P. Lebret, 18 octobre 1908.

MONSEIGNEUR ET VÉNÉRÉ PÈRE,

Vous avez bien le droit d'être fier de ce qui vient de se passer à Saint-Boniface (1) ; ce que les journaux en disent, ce que les témoins protestants et catholiques en racontent, nous rend fiers nous-mêmes et nous a grandis dans l'opinion des autres et même dans la nôtre. Nous nous en réjouissons pour vous, car il nous semble que c'est une immense consolation pour le passé et une force pour l'avenir. J'aurais bien désiré y être, et j'avais même retenu ma chambre, mais la présence de l'inspecteur et d'autres raisons m'en empêchèrent au dernier moment.

Ici, Monseigneur, nous avons dû nous contenter de bâtir deux petites églises de dimensions bien modestes, car elles n'ont que 44 sur 18 pieds, mais elles sont bien faites, en bois peint avec un joli clocher pour recevoir, chacune, une cloche de 200 livres, que le R. P. Cordès nous fait venir d'Europe. Une de ces églises est dans notre colonie d'anciens élèves de l'école, à la montagne de Lime, à 18 milles de Qu'appelle, et elle éclipse l'église protestante bâtie l'année dernière et qui, de l'aveu général, n'a guère l'apparence d'une église ; elle coûte plus cher que la nôtre ! M. X., que vous connaissez et qui est sympathique aux catholiques,

(1) Bénédiction de la nouvelle cathédrale.